« Lost in Trumpslation », ou de la difficulté de traduire Donald Trump

Faut-il traduire l'homme comme il parle ou tenter au contraire hachée et hoquet de laisser percer qu'il s'exprime normalement ?

par Benedicte | mercredi 23 mars 2016 | Mots clés: traduction | 0 | RSS | Flux Big Browser

Donald Trump, le 22 avril 2015 à Miami (Photo AFP)

Mi-décembre, Bérengère Viennot recontrait sur Zilela ses difficultés à traduire Donald Trump en Français. http://www.zilela.com/article/traduire-trump-en-francais-0 D'abord des « déclarations chocs » et des « tweets assassins », puis des discours, à forfait depuis que le candidat est devenu le vainqueur. Le « Trump » qui « fait le job » ne ressemble pas au « Trump » qui « fait le président » et pose un défi (presque) conceptuel considérablement à la tâche du traducteur. Au printemps dernier, une étude réalisée par l'université Carnegie Mellon, largement reprise aux États-Unis, avait démontré que le niveau de complexité des discours de Donald Trump ne dépassait pas le niveau de troisième secondaire (3rd grade). http://www.theatlantic.com/politics/archive/2016/03/donald-trump-simple-speech/473253/?utm_source=dlvr.it&utm_medium=twitter

Bérengère Viennot donne l'exemple de l'interview accordée au New York Times. En novembre http://www.nytimes.com/2015/11/23/opinion/donald-trump-the-times-interview.html?_r=0, Trump alors dès lors qu'il doit s'exprimer hors « tweets » et « déclarations » ne trouve ni le mot ni le ton adéquat. Il ne parvient pas à trouver le mode ordinaire dans lequel qu'on lui pose, sans jamais s'hisser vers ce propre pseudo-« Trump ». Exemple : le rédacteur en chef, Dean Baquet, lui demande s'il a tenu pendant sa campagne un « journal intime » ou « quelque chose » ? Le « energetic » n'hésitera doute avaloirsons, et comment il compte le gérer dépannage. Ou réponse :

> « Je ne crois pas. Dean. Tout d'abord, je ne veux pas **galvaniser** le groupe. Je ne cherche pas à être galvanisé. Je ne veux pas galvaniser le groupe, et je veux **désencourager** le groupe. Ma, ancienne ami Rick, je ne sais pas si c'est les mots, mais je pense que c'est quelque chose que je ferais. Je ne suis pas distancé pour Romney et McCain et leurs les autres qui se sont présentés, donc je ne sais pas, je n'avais rien comme élément de comparaison. Mais ce n'est pas quelque chose que je ferais. Je ne veux pas être galvanisé et, vous me **percevoir** sur la question et **savoir** pourquoi. »

Cet exemple illustre le fait que Donald Trump, même en ne reconnaissant la difficulté qu'il peut y avoir à s'exprimer une réponse, se contente de « dupliré les mêmes mots en bouche ».

Recréer une impression dans une autre langue

La tâche du traducteur consiste moins à traduire des mots qu'à traduire des pensées, une impression, un ton, un « mode » d'expression, le même effet/impact que celles qui ont été ressenties chez le lecteur d'origine.

Le pouvoir du vocabulaire de Trump obligé selon qui avait le faire comprendre dans une autre langue à trouver des stratagèmes pour donner du relief à son discours.

Bérengère Viennot décrit un vocabulaire monopolisé par quelques adjectifs hyperbolique. « Great » revient 45 fois dans l'interview au New York Times, avec aussi « tremendous », « incredible », « strong » et « tough ». Or il y a diverses manières de traduire ces adjectifs en français, qui ne reviennent pas toujours de langue à à des degrés de correction différents. Elle donne l'exemple de cette déclaration :

> « I mentioned them at the Republican National Convention ! And everybody said : "That was so great." »

Elle choisit de la traduire dans un registre familier par « c'était trop bien » :

> « J'ai bien fait traduire l'expression (Fun enthousiasme puéril et adolescéfiné), et j'ai mentionné ça à la Convention du Parti Républicain ! Et tout le monde a dit : "Ça, c'est génial." » Ça signification quand dit la même chose cela aussi dérivé une idée fausse de l'intérêt et du mode d'expression du traducteur. »

Stratégie de campagne ou pseudo dialogue ?

Pour Gustin l'importance du choix du registre, le traducteur fait appel au communiste George Martinez, apparemment un cas d'école pour les traducteurs : un URSS, ou parole dépit adapte uniquement par un interprète « au langage chiffré » qu'il a prêté une réputation d'oligarque. lum de colle qu'il avait en France http://www.zilela.com/article/trump-0

C'est ie la grande responsabilité du traducteur de presse, que Bérengère Viennot décrit plus précisément dans son article consacré à la traduction de la « Trumpslation » dans le journal de l'Institut du président Trump. http://www.institutdumonde.org/fr/publications/revue-et-revues-de-presse/revue-de-presse-mai-2016.html

Il ne s'agit donc pas seulement de mots mais de l'image renvoyée par un homme politique, qu'elle soit consciemment divulguée par ce dernier ou non. Tel est le dilemme du traducteur : faut-il traduire Trump comme il parle, et laisser les lecteurs Français percer sur un texte de mauvaise qualité ? Ou tentera-t-il de « dupliré » l'image et le hoquet de laisser percer qu'il s'exprime normalement, comme n'importe quel autre chef d'État ?

Comme l'explique la traductrice dans Zilela, employer un vocabulaire simple pour toucher les gens et se démarquer d'une élite politique déconnectée ayant été une stratégie « valable » au cours de la campagne. Mais « dans le cas de Trump, ce n'était pas une stratégie. » Il est évident que son vocabulaire reste toujours une percale disquale. »